

siècle, quoique la masse du peuple fût encore foncièrement chrétienne, le terrain était prêt et avait déjà reçu les premières semences de l'incrédulité. La foi, à cette époque, était ébranlée fortement dans un certain nombre d'esprits cultivés; la philosophie de Wolf les avait habitués à se rendre indépendants de la lettre de la Bible¹. Un disciple de ce chef d'école, Laurent Schmidt, avait conçu et exécuté le projet bizarre de traduire le Pentateuque en langage wolfien, c'est-à-dire de remplacer, par les expressions que son maître avait mises à la mode, les termes figurés et dogmatiques du texte sacré². Les écrits des philosophes français et surtout ceux des déistes anglais aggravèrent le mal et développèrent les germes du rationalisme.

Herbert, baron de Cherbury, avait publié dès 1624 son livre *De veritate prout distinguitur a revelatione, a verisi-*

¹ Voir Lichtenberger, *Histoire des idées religieuses en Allemagne*, 3 in-8°, Paris, 1873, t. I, p. 21 et suiv.

² *Die göttlichen Schriften vor den Zeiten des Messie Jesus. Der erste Theil (Die fünf Bücher Mosis). Nach einer freien Uebersetzung durch und durch mit Anmerkungen erläutert.* In-8°, Wertheim, 1735. Le premier volume seul fut publié. Cette traduction étrange parut malgré l'avis de Wolf, et sous le voile de l'anonyme. Elle est connue sous le nom de Bible de Wertheim, du lieu où elle fut imprimée; c'est le premier symptôme de la diminution, en Allemagne, du respect dû à la Bible. L'auteur fut découvert, son livre brûlé et lui-même incarcéré. Il s'attachait surtout à retrancher du texte sacré les prophéties concernant le Messie et ce qui se rapportait au mystère de la Sainte Trinité. Le 2^e verset du ch. 1^{er} de la Genèse, ainsi conçu : « Et la terre était sans forme et vide, et les ténèbres étaient sur la face de l'abîme, et l'Esprit de Dieu se mouvait sur les eaux, » est rendu par L. Schmidt de la façon suivante : « Quant à ce qui concerne la terre en particulier, celle-ci était au commencement tout à fait aride; elle était entourée d'un sombre nuage et enveloppée tout autour d'eau, sur laquelle commençaient à souffler des vents violents. » Cf. Amand Saintes, *Histoire critique du rationalisme en Allemagne*, 2^e édit., in-8°, Paris et Hambourg, 1843, p. 104. La Bible de Wertheim fut aussitôt réfutée (1735) par le docteur Joach. Lange, professeur de théologie à Halle, dans un livre intitulé : *Le satire philosophique*

*mili, a falso*¹. Il y réduit le déisme en système et rejette la révélation comme inutile. Gassendi le réfuta en France, Locke en Angleterre. Mais ce dernier causa, dans sa patrie, à la religion surnaturelle plus de mal que celui-là même qu'il attaquait : dans son *Christianisme raisonnable*, paru en 1695, Locke prêchait la religion naturelle, c'est-à-dire le rationalisme. Les déistes se multiplient alors dans la Grande-Bretagne, et inondent le royaume de leurs ouvrages impies. John Toland écrit *Le Christianisme sans mystères*, il invente le nom de panthéisme et ne respecte pas plus les principes de la morale naturelle que les vérités révélées. Une société de libres-penseurs s'organise et Collins en formule la doctrine dans son *Discours sur la liberté de penser*. Tindal, dans son *Christianisme aussi ancien que le monde*, renouvelle en 1730 les impiétés de Cherbury. Woolston affecte de ne voir que des allégories dans les miracles de l'Évangile : c'est la théorie qu'il développe dans ses six *Discours sur les miracles de Jésus-Christ*. Chubb, Whiston, Shaftesbury, Whittey et bien d'autres qu'il serait trop long de nommer, écrivent dans le même sens et propagent les mêmes doctrines. Des membres influents de l'aristocratie anglaise, Somers, Wharton, Shrewsbury, Buckingham et surtout Bolingbroke, s'enrôlent dans leurs rangs, les soutiennent de leur crédit ou même de leur plume. Bolingbroke s'oublie jusqu'à comparer la Bible au *Don Quichotte*².

de la religion, déguisé dans la première partie de la Bible de Wertheim, mais démasqué par amour pour Jésus-Christ et la pure doctrine de Moïse, et représenté dans sa figure naturelle (Der philos. Religionsspötter im ersten Theile des Wertheimischen Bibelwerkes verkappt). L. Schmidt traduisit en allemand les livres déistes de l'anglais Tindal et l'*Éthique* de Spinoza. Sa réputation était si mauvaise qu'il fut soupçonné plus tard, mais à tort, d'être l'auteur des *Fragments de Wolfenbüttel*.

¹ Paris, 1624, 1636; Londres, 1645 et 1656.

² Voir Tabaraud, *Histoire critique du philosophisme anglais*, 2

Voltaire s'était réfugié en Angleterre en 1726. Il y vécut dans la société des *free-thinkers* ou « libres-penseurs » que nous venons de faire connaître. A son retour en France, en 1728, il y rapporta les erreurs du déisme qu'il avait puisées à leur école. Il s'était étroitement lié d'amitié avec Bolingbroke, et c'est aux *Lettres sur l'histoire* du lord anglais qu'il emprunta une grande partie de ses objections contre la Bible. Aussi le nom de cet homme d'État incrédule revient-il constamment, associé à ceux de Collins et de Tindal, dans les inconvenantes plaisanteries du patriarche de Ferney contre l'Ancien et le Nouveau Testament¹.

Le libre-penseur français ne fit pas à la révélation une guerre sérieuse. Avec son esprit léger, il ne voulut la frapper qu'à coups de sarcasme et de railleries. Hélas! en France,

in-8°, Paris, 1806. Il étudie dans le 1^{er} volume, Herbert de Cherbury, Blount, Hobbes, Locke et Collins; dans le second, Tindal, Toland, Woolston, Shaftesbury, Mandeville. — M. Ch. de Rémusat a consacré à Bolingbroke tout le premier volume de ses *Études sur l'Angleterre au xviii^e siècle*, 2 in-8°, Paris, 1856. — Christian Kortholt publia à Kiel, en 1680, in-8°, une réfutation de Cherbury, dans son *De tribus impostoribus magnis liber, Edoardo Herbert, Thomæ Hobbes et Benedicto Spinosæ oppositus*. La meilleure édition est celle de 1701, publiée à Hambourg, in-4°, par le fils de l'auteur, Sébastien Kortholt. Le déisme anglais a été réfuté en Angleterre par P. Browne, *Refutation of Toland's Christianity not mysterious*, in-8°, Londres, 1696; James Foster, *Defence of the Usefulness, Truth and Excellency of the Christian religion against Tindal*, in-8°, Londres, 1731; John Conybeare, *Defence of revealed Religion; an answer to Christianity as old as the Creation*, in-8°, Londres, 1732; 3^e édit., 1733; mais surtout par Leland, qui a réfuté les déistes dans un grand nombre d'ouvrages, et spécialement dans *A view of the principal Deistical Writers that have appeared in England in the last and present century*, 3 in-8°, Londres, 1754-1756. Voir aussi Lechler, *Geschichte des englischen Deismus*, in-8°, Stuttgart, 1841; Ed. Sayous, *Les déistes anglais et le Christianisme, principalement depuis Toland jusqu'à Chubb (1696-1738)*, in-8°, Paris, 1882; *Les Livres Saints et la critique rationaliste*, 4^e édit., t. II, p. 1-196.

¹ Strauss, dans son *Voltaire, sechs Vorträge*, Leipzig, 1870, fünfter

ce qui fait le plus de mal, c'est l'épigramme; ce qui blesse le plus profondément, c'est le ridicule. Voltaire put croire un moment que son ambition serait réalisée et qu'à lui seul il parviendrait à détruire ce christianisme que douze pêcheurs avaient réussi à propager. Grâce à Dieu, il ne reste rien aujourd'hui de son œuvre contre la Bible; Ernest Renan lui-même est le premier à en proclamer l'inanité¹. Mais au xviii^e siècle, ses traits d'esprit n'eurent pas seulement de l'écho en France, ils en eurent aussi en Allemagne où l'appela Frédéric II.

Attisé par le vent d'incrédulité qui soufflait de l'Occident, l'incendie, déjà allumé au delà du Rhin, allait y grandir sans interruption et s'y perpétuer jusqu'à nos jours avec violence. Strauss a résumé, de la manière suivante, le

Vortrag, p. 258-275, a résumé les idées de Voltaire sur la Bible et le Christianisme. Il fait remarquer qu'il n'est original que dans la forme et qu'il a emprunté ses idées à d'autres. Il signale, p. 46, l'influence qu'exerça sur lui son séjour en Angleterre, au point de vue religieux, influence universellement reconnue. — Sur les ouvrages de Voltaire contre la Bible, voir *Les Livres Saints et la critique rationaliste*, 4^e édit., t. II, p. 249-314.

¹ « Voltaire n'est pas plus un savant et un critique qu'un philosophe et un artiste... [Il] n'entend rien à la haute antiquité... Rien n'est déduit d'une manière savante, les questions sont mal posées... Voltaire a fait de la pauvre exégèse... Le succès de Voltaire tua l'érudition en France. » E. Renan, *Préface à l'Histoire critique des livres de l'Ancien Testament*, par Kuenen, trad. par Pierson, Paris, 1866, t. I, p. xvii-xix. « La critique... égarée par l'inintelligence qui caractérise en histoire l'école de Voltaire, etc. » Id., *Études d'histoire religieuse*, 2^e édit., Paris, 1857, p. 77. — « Au fond, dom Calmet et Voltaire sont aussi incapables l'un que l'autre de rien entendre aux vieilles histoires, l'un admettant tout, dès que c'est écrit, l'autre rejetant tout, dès qu'une tare se montre dans les anciens récits. Le défaut de part et d'autre est le même; il se résume en deux mots, incapacité de comprendre la différence des temps, inintelligence de ce qui constitue l'essence de la tradition populaire. » Id., *Histoire du peuple d'Israël*, t. I, 1887, p. xv-xvi. Nous n'avons pas à justifier ici dom Calmet; nous avons voulu seulement faire connaître l'opinion qu'a, de Voltaire, celui qui cependant a continué son œuvre.

rôle des trois pays, dont nous venons de parler, dans la propagation du rationalisme à cette époque : « A l'Angleterre, dit-il, échurent la première attaque et la préparation des armes; ce qui fut la part des libres-penseurs ou déistes. Les Français apportèrent ces armes en deçà du détroit et surent les manier avec... dextérité dans une foule de petits combats incessants; tandis qu'en Allemagne un homme surtout entreprenait en silence l'investissement et le siège de l'orthodoxe Sion. Les rôles de la France et de l'Allemagne se partagèrent comme le plaisant et le grave; là Voltaire, ici Hermann Samuel Reimarus servirent de types pour les deux nations¹. »

Au moment où nous sommes arrivés, Reimarus, dont nous parlerons bientôt, travaillait dans le plus grand secret à son œuvre de destruction, et personne ne soupçonnait quel orage il préparait à l'horizon du protestantisme. Mais un grand nombre de complices inconscients lui frayaient les voies. Le rationalisme faisait tous les jours des progrès. Le roi de Prusse, Frédéric II, donnait l'exemple de l'irréligion. Son incrédulité devint contagieuse. Plusieurs répétèrent, après lui, que Luther n'avait déchiré qu'à demi le voile de la superstition. Le respect exagéré qu'on avait apporté au *texte reçu* des Livres Saints s'amointrit : la critique biblique entreprit son œuvre de collation des anciens manuscrits et des leçons diverses. J.-J. Wetstein publia en 1751 la première édition du Nouveau Testament grec qui ait paru avec des variantes². Il n'osa pas encore reviser le *textus*

¹ *L'ancienne et la nouvelle foi*, trad. Narval, in-8°, Paris, 1876, Préface de M. Littré, p. xi.

² *Novum Testamentum Græcum editionis receptæ*, 2 petits in-f°, Amsterdam, 1751-1752. Sur cette édition, voir Bleek-Mangold, *Einleitung in das N. T.*, 1875, p. 388. Le *textus receptus* est celui qui a été donné par Elzévir. On lit, dans la Préface de la seconde édition elzévirienne, in-24, Leyde, 1633 : « Textum habes nunc ab omnibus receptum. »

receptus, il se borna à recueillir dans des notes les leçons qu'il avait colligées, mais le premier pas était fait; en 1774, J.-J. Griesbach imprima hardiment le texte du Nouveau Testament¹ arrangé à sa guise, d'après les règles de critique qu'il s'était tracées, sans tenir compte des éditions antérieures².

Cette audace n'était rien, du reste, à côté de celle d'hommes, à la vérité peu honorables et peu estimés, comme Edelman et Barhdt. Le premier avait publié, en 1746, une profession de foi où il soutenait que Dieu n'est pas personnel, mais la substance de toutes choses; on ne peut le concevoir sans le monde, qui est l'ombre, le corps, le fils de Dieu; l'Ancien Testament est un tissu de légendes fabriquées par Esdras; le Nouveau Testament n'est guère plus historique et n'a été écrit que du temps de Constantin. Le second avançait les opinions les plus extravagantes. Il prétendit, en 1784, que Jésus avait été préparé à son rôle messianique par une société secrète qui lui avait révélé des remèdes, jusqu'alors inconnus, à l'aide desquels il avait opéré ses cures merveilleuses.

Cependant ces hommes sans mœurs, sans considération, qui ne cherchaient même pas à prouver les paradoxes qu'ils avançaient beaucoup moins pour les faire accepter que pour faire du bruit, ces hommes n'étaient pas les plus dangereux ennemis de la révélation. Nicolai, en dirigeant la *Bibliothèque allemande universelle*³, lui fit bien autrement de

¹ *Libri historici Novi Testamenti græce*, ed. Jh. Jak. Griesbach, pars 1^a et 11^a, Halle, 1774-1776. Autre édition sous le titre de *Novum Testamentum Græce, textum ad fidem codicum, versionum et Patrum emendavit et lect. var.* adjecit J.-J. Griesbach, 2 in-8°, Halle, 1775. — Pour la France, cf. A. Sabatier, *La critique biblique et ses origines en France*, dans la *Revue politique et littéraire*, 17 nov. 1877, p. 457-464.

² La critique du texte, maintenue dans des bornes raisonnables, est d'ailleurs légitime et peut être fort utile.

³ Christophe-Frédéric Nicolai (1733-1811) avait publié, dès 1757, la

mal. Tous les articles qui s'y publiaient étaient animés de l'esprit du rationalisme et écrits sur un ton froid, souvent très mordant. De 1765 à 1792, cette *Bibliothèque* comprend cent six volumes qui, sans attaquer de front le Christianisme, le minaient cependant sourdement, et infiltrèrent insensiblement l'incrédulité dans un grand nombre de lecteurs. On ne tarda pas à en ressentir partout les funestes effets. Les pasteurs n'osaient plus prêcher l'Évangile et l'on aurait cru qu'ils étaient obligés de se rapprocher de l'idéal du prédicateur sentimental et rationaliste, dépeint par Nicolai dans *La vie et les opinions de Maître Sebaldu Nothanker*¹. Il prêche aux paysans de se lever matin, il leur recommande de bien soigner leur bétail et de cultiver leurs champs afin de devenir riches, il leur donne des préceptes d'hygiène et leur enseigne l'art de prolonger leur existence². C'était le plus sûr moyen d'étouffer le Christianisme en le faisant oublier.

Bibliothèque des Belles-Lettres. Elle finit en 1760 et forme vingt-quatre volumes. De 1761 à 1766, il publia les *Lettres concernant la Littérature moderne*, vingt-quatre parties. La *Bibliothèque allemande universelle*, après avoir publié, de 1765 à 1792, cent six volumes, fut cédée à un libraire de Hambourg par Nicolai en 1793. Il la reprit au cinquante-sixième volume en 1800. Elle portait alors le nom de *Nouvelle Bibliothèque* et parut jusqu'en 1805. Elle se compose de deux cent cinquante-six volumes. Un pareil succès montre quels étaient les progrès du rationalisme en Allemagne et tout le mal que dut faire la *Bibliothèque*. Cfr. L. G. von Göcking, *Friederich Nicolai's Leben und litterarische Nachlass*, Berlin, 1820.

¹ *Leben und Meinungen des Herrn Magister Sebaldu Nothanker*, 3 in-8°, Berlin, 1773-1776. Cf. J. Minor, *Lessing's Jugendfreunde*, in-8°, Berlin (sans date), p. 291-294. — Sur Nicolai littérateur, voir G. Heinrich, *Histoire de la littérature allemande*, 3 in-8°, Paris, 1870-1873, t. II, p. 296-297.

² Ces prédications creuses, dont parlent plusieurs auteurs du temps, dégoutèrent du protestantisme les âmes religieuses que le rationalisme ne pouvait attirer et en jetèrent quelques-unes dans les bras du catholicisme. Voir D. A. Rosenthal, *Convertitenbilder aus dem neunzehnten Jahrhundert*, 4 in-8°, Schaffhouse, 1866-1870, t. I, p. 7-8.

II.

PREMIERS ÉCLATS DE LA GUERRE CONTRE LA BIBLE.

LES FRAGMENTS DE WOLFENBÜTTEL.

Tel était l'état général des esprits en Allemagne, quand parurent les *Fragments de Wolfenbüttel*. Il y a des moments dans l'histoire des peuples où un livre, un mot, jette soudain une lueur vive et parfois sinistre sur toute une situation. Il dissipe l'obscurité dans laquelle on était plongé; le mal, auparavant caché, apparaît clairement à tous les yeux, et la conscience publique se réveille épouvantée. Ce qui donne sa puissance à la voix qui se fait alors entendre, c'est qu'elle n'est qu'un écho, mais un écho qui exprime d'une manière définie un sentiment jusqu'alors vague et confus. Si le *Génie du Christianisme* exerça sur ses lecteurs, au commencement de ce siècle, une influence profonde, c'est parce qu'il leur révéla qu'ils étaient plus chrétiens qu'ils ne l'avaient imaginé; si le *Fragmentiste de Wolfenbüttel* suscita de violentes tempêtes parmi les protestants d'Allemagne, c'est parce qu'il leur découvrit qu'ils étaient moins chrétiens qu'ils ne voulaient le croire.

La première partie des célèbres *Fragments* fut publiée en 1774. Cette date, qui nous reporte à un siècle en arrière¹, est celle de la naissance des attaques sérieuses et raisonnées de la critique allemande contre la Bible. Celui qui commença alors l'œuvre que Strauss devait consommer était Lessing².

¹ Ceci a été publié pour la première fois dans la *Revue des questions historiques* du 1^{er} avril 1874.

² La ville de Hambourg, où Lessing avait été directeur du théâtre, lui